

Eugène Chavette



*La recherche
d'un pourquoi*

Eugène Chavette

La recherche d'un pourquoi



Publié par Good Press, 2022

goodpress@okpublishing.info

EAN 4064066331078

TABLE DES MATIÈRES

[La première de couverture](#)

[Page de titre](#)

[Texte](#)

I

-Tenez, mon cher Félaize, reposons-nous là, sur ces fauteuils, nous y serons au mieux pour observer à la fois la chaussée et la contre-allée.

Ainsi parlait, un des derniers jours de juin 1860, certain petit monsieur, vieux et sec, à un homme, encore jeune, mais dont le visage fatigué témoignait de l'abus de tous les plaisirs que l'existence parisienne offre aux viveurs.

-Soit! M. Gaudru, répondit ce dernier en prenant place sur un des sièges en fer qui garnissent les bas-côtés de l'avenue des Champs-Élysées.

En même temps que les promeneurs s'installaient, un coupé de maître qui les avait suivis au pas, vint se ranger le long de la bordure en granit, mais à quelque distance de ces messieurs pour ne pas leur intercepter la vue de la chaussée.

-Ouf! fit, en s'asseyant, celui que son compagnon avait appelé M. Gaudru, je vous confesse que mes pauvres jambes de soixante ans demandaient grâce. Sans compter qu'à piétiner ainsi, le nez en l'air et l'œil au guet, nous avons un petit air d'agents de police en fonctions.

-Mais il me semble que nous en avons tout ensemble l'air et la chanson, répliqua, en riant, le plus jeune des deux flâneurs.

-Oh! oh! la chanson! Où voyez-vous que nous jouions le rôle de policiers? S'il faut absolument nous comparer à quelqu'un, disons que nous ressemblons à Diogène cherchant un homme.

-Euh! euh! fit moqueusement l'autre.

-Est-ce que ma comparaison ne vous paraît pas être exacte?

-Elle me semble, au moins, un peu incomplète; car le philosophe ne cherchait qu'un homme, tandis que nous.

-Il nous faut un homme et une femme, acheva le vieillard.

Et il soupira en ajoutant:

-Oui, il nous les faut. et, malheureusement, nous ne les trouvons pas.

-A qui la faute? Vous êtes vraiment trop difficile à faire votre choix. Voilà déjà, sans reproche, vingt sujets du beau sexe, proposés par moi, que vous refusez impitoyablement.

-C'est la vérité, marquis.

-Et pourtant, monsieur Gaudru, j'aime à croire que, pour ce qui regarde le côté des femmes, vous ne contestez pas ma compétence?

-Dieu m'en garde! Je vous proclame le cicérone le plus expert qui puisse me guider à travers la bohème galante.

-Eh bien alors?

-Que voulez-vous? mon cher Félaize. A côté de votre connaissance profonde et incontestable de ces dames, il y a chez moi une sorte d'intuition instinctive, et je vous avoue qu'à toutes les belles créatures que vous m'avez successivement signalées, aucun pressentiment n'est venu me dire: «C'est elle qui faut charger de notre mission.»

Loin de se fâcher de son insuccès, le marquis de Félaize se mit à rire en disant:

-Ce qui me console de vous voir refuser mes recommandées, c'est que, vous-même, me paraissez encore

attendre ce pressentiment infaillible qui doit vous désigner le sujet masculin auquel nous avons aussi à confier un rôle.

-Hélas! non. Je n'ai pas encore découvert celui qui approche le plus du modèle que je me suis proposé.

-Ah! vous vous êtes choisi un modèle?. Peut-on le connaître?

-Il est votre plus intime ami.

-Vraiment? Qui donc?

-Parbleu! c'est vous-même.

-Oh! moi, dit le marquis en faisant une petite moue de résignation, je n'ai plus assez le feu sacré pour jouer le rôle de ce casse-cœur dont nous avons besoin. Un tel personnage comporte une jeunesse que je serais trop fat de croire posséder encore.

-Oui, mais il vous reste, en revanche, cette grande science du cœur féminin et de ses roueries en laquelle j'ai une profonde confiance. Entre vos mains et par vos conseils, notre sujet., si nous le trouvons!. deviendra un habile maître.

Après un léger salut de remerciement pour cette flatterie, M. de Félaize répliqua:

-En attendant que nous nous occupions de l'homme, continuons à chercher la femme et voyons si, parmi les nouvelles créatures que je vais vous indiquer, il en est une qui excitera enfin votre fameux pressentiment.

-Oui, c'est cela. Continuons notre revue en nous partageant la tâche. A vous, la chaussée, mon cher. Moi, j'inspecte l'allée, proposa M. Gaudru dont nous allons au plus vite esquisser le portrait.

Quand il avait demandé grâce pour ses pauvres jambes de soixante ans, notre sexagénaire n'était vraiment pas de bonne foi, car il eût été impossible de trouver plus alerte que ce petit homme maigre et nerveux, à la figure de renard éclairée par des yeux vifs et malins.

Propre comme un sou neuf, habillé tout de noir, cravaté de blanc, il avait cette allure un peu raide qui trahit l'homme de loi et, quand on avait examiné son visage, soigneusement rasé, on ne pouvait garder aucun doute que cet homme de loi ne fût un retors, hardi, impitoyable et, au besoin cruel personnage qui ne devait pas perdre son temps à rêver aux lacs bleus, ni aux soupirs de la brise du soir. Ajoutons que M. Gaudru était un ancien avoué qui s'était retiré des paperasses après avoir réalisé une fortune énorme.

Quant au marquis, nous nous contenterons de dire qu'il était le type le plus complet de l'élégance aristocratique, et qu'on l'avait cité comme un infatigable coureur de ruelles qui ne comptait plus ses conquêtes. Agé de trente ans, il avait déjà, bribes par bribes, laissé un magnifique patrimoine dans les nombreux boudoirs de la haute galanterie parisienne.

En se partageant la tâche de passer en revue les promeneurs, nos deux compagnons avaient fort judicieusement agi pour faire bonne besogne, car c'était l'heure où le dîner rappelait chacun au bercail. Les cavaliers et les voitures revenant du lac encombraient la chaussée, que surveillait Félaize, tandis que, sur l'asphalte de l'allée, les piétons se succédaient nombreux devant le regard de l'ex-avoué.

Après un assez long silence, ce fut le marquis qui s'écria:
-Voyons si la superbe Cadichette aura le don de vous
plaire.

Gaudru tourna aussitôt la tête.

-Laquelle? dit-il.

-Robe bleue. dans le landau.

Le vieillard jeta sur la femme signalée un regard qui, pourtant, lui suffit pour se faire une opinion qu'il formula aussitôt:

-Une vraie dinde!. Passez à une autre.

Puis il se remit à l'examen des piétons de l'allée.

Nouveau silence, après lequel M. de Félaize demanda:

-Que direz-vous de Blanche de Loizy!. là-bas. en robe gris
perle?

L'avoué fit le même mouvement de tête et, tout aussi vite, il rendit cet arrêt:

-Trop endormie, celle-là; pas de nerfs!.

Et il répéta:

-A une autre, mon cher ami.

-Préférez-vous la Fosseuse?. cette amazone qui vient de saluer Blanche.

Gaudru s'y prit à deux fois avant de juger la pécheresse désignée.

-Eh! eh! fit-il.

-Est-ce donc la Fosseuse qui a enfin décroché la timbalee?

-Pas le moins du monde.

-J'avais mis votre «Eh! eh!» sur le compte de la satisfaction.

-Je ne le nie pas. J'admire la créature. Malheureusement, elle ne peut nous convenir.

-Pourquoi?

-Trop intelligente. Elle nous trahirait pour mille louis de plus que la prime offerte par nous.

-Trop dinde! trop intelligente! répéta le marquis. Comment, diable! vous la faut-il donc?

-C'est assez difficile à définir. Je voudrais tomber sur une gaillarde qui, de sa mission, ferait une affaire d'amour-propre, une question d'art. Bref qui, en plus du plaisir de palper nos vingt mille francs, voudrait aussi se donner la joie d'avoir complètement roulé son homme.

-Et vous exigez qu'elle soit jolie?

-Très-jolie.

-Et distinguée?

-J'y tiens encore plus qu'à la beauté.

-Alors, c'est simplement un phénix que vous me demandez. et je ferais bien de renoncer tout de suite à vous le dénicher.

-Ne vous découragez pas. Nous finirons par mettre la main sur les deux oiseaux rares qui nous sont indispensables.

-J'ai bien peur que nous ne trouvions jamais la femme suivant votre programme, appuya le marquis en secouant la tête.

-Pensez-vous donc que la découverte de l'homme, tel que je le veux, soit beaucoup plus facile? ricana le juriste en retraite.

-Et comment le voulez-vous?

-D'abord, beau de visage et de tournure.

-Ensuite?

-A court d'argent.

-Après?

-Dans une situation à ne reculer devant rien pour en sortir.

-Précisez-moi un genre de situation.

-Un caissier qui a puisé dans sa caisse. Un viveur ruiné qui a commis un faux. Un amoureux fou prêt à voler pour retenir la maîtresse qui veut le quitter. Un joueur qui.

Gaudru fut interrompu par un éclat de rire de M. de Félaize qui demanda malicieusement:

-Et votre fameux pressentiment vous avertira que tel passant est dans une de ces situations?

-Mon pressentiment. aidé d'une grande habitude de lire sur la physionomie des gens, répondit Gaudru avec le plus bel aplomb.

-Voilà ce que je suis curieux d'avoir à constater.

L'incrédule marquis venait à peine d'achever sa phrase que le vieillard qui, tout en causant, n'avait cessé d'avoir l'œil au guet, tressauta soudainement sur sa chaise et poussa ce juron qui lui était habituel:

-Mille dossiers!

-Quoi donc?

-Je crois que je puis souffler ma lanterne. j'ai trouvé mon homme.

-En vérité?

-Oui. Examinez un peu ce magnifique garçon, à la démarche nonchalante, qui arrive en mordillant la pomme de sa canne.

M. de Félaize tourna aussitôt son regard dans la direction voulue et, tout émerveillé, aperçut, venant à eux, un grand et beau jeune homme qui pouvait avoir tout au plus vingt-cinq ans. Sa chevelure blonde encadrait un visage, aux lignes irréprochables, dont le teint pâle rendait plus brillants deux grands yeux noirs aux longs cils.

Comme si une pensée grave, tenacement logée en son cerveau, lui eût retiré toute conscience de sa marche, il s'avavançait lentement, le front pensif, le regard vague, la tête fixe et les lèvres pressées sur la pomme de sa canne. Tout absorbé en ses réflexions, il passa, sans les voir, devant les deux observateurs.

-Hein! fit Gaudru, comment le trouvez-vous?

-Superbe!. sauf quelques détails incorrects dans la mise et l'allure, répondit le marquis en examinant toujours le promeneur qui s'éloignait.

-Vos conseils expérimentés feront promptement disparaître ces imperfections, répliqua le vieillard.

Et il quitta le siège en s'écriant tout joyeux:

-Vite en chasse! le gibier est levé.

-Ah! çà, mon cher, demanda le marquis en riant, le fameux pressentiment vous a donc bien positivement recommandé ce garçon?

-Je vous fais un pari.

-Lequel?

-Celui que notre beau blond, dans ce moment, est en train de se demander s'il n'ira pas se jeter à l'eau. Si ce n'est pas tout à fait cela, ce doit être quelque chose de fort approchant.

-Bref, vous le voyez dans une de ces situations dont vous parliez tout à l'heure?

-Jusqu'au cou! Nous allons arriver dans son existence comme marée en carême. bien à point, j'en suis convaincu. Vous verrez avec quel empressement il acceptera nos propositions.

Puis, montrant du doigt le jeune homme qui leur tournait le dos, il ajouta:

-Croyez-moi, celui-là pense à se donner au diable qui le tirerait du pétrin. C'est donc l'heure de lui faire nos offres.

Sur ces mots, il adressa, de la main, un signe d'appel au cocher du coupé qui, nous l'avons dit, les attendait à quelques mètres, sur le bas-côté de la chaussée.

-Et la femme, vous renoncez donc à la trouver? demanda Félaize en voyant qu'il fallait quitter la place.

-Nous nous en occuperons plus tard. L'homme nous suffira d'abord pour entrer en danse.

Ce disant, le vieillard avait poussé doucement le marquis vers le coupé, et, quand ils l'eurent atteint, il en ouvrit la portière en répétant d'un ton pressé:

-En chasse! en chasse! Partons, pendant que le gibier est encore en vue.

Avant de suivre son compagnon qui montait en voiture, l'avoué désigna au cocher celui qu'il appelait le gibier.

-Suis-le à trente pas, commanda-t-il.

Et, malgré ce qu'il avait dit de ses jambes de soixante ans, il se glissa lestement dans le coupé en s'écriant:

-Mille dossiers! nous venons de trouver un bien bel atout dans notre jeu!

En sortant des Champs-Élysées, l'inconnu traversa obliquement la place de la Concorde, puis il longea la Garde-meuble et vint s'engager sous les arcades de la rue de Rivoli. Au tournant de la rue de la Paix, il entra dans cette rue et remonta vers les boulevards.

-Pourquoi n'a-t-il pas pris tout d'abord la rue Royale? demanda Félaize, étonné de ce crochet que le promeneur avait fait en sa route.

-Probablement parce qu'il demeure, ou qu'il a affaire dans la rue de la Paix, répondit tranquillement l'avoué.

Puis tout à coup:

-Ah! voici notre rêveur qui se secoue, s'écria-t-il moqueusement.

En effet, le jeune homme qui, jusqu'à ce moment, avait conservé son allure lente et inconsciente, s'était subitement arrêté en homme qui s'éveille d'une distraction profonde et, après une sorte de soubresaut nerveux qui l'avait remis en possession de lui-même, il avait continué sa marche, mais cette fois d'un pas ferme et pressé.

A moitié de la rue, devant la vitrine d'un bijoutier, il s'arrêta si net qu'il était bien évident que c'était de parti pris qu'il faisait cette station.

-Aïe! aïe! prononça Félaize, railleur, en le voyant examiner les diamants étalés en montre.

-Qu'avez-vous?

-J'ai bien peur, mon excellent Gaudru, que votre pressentiment ne soit pas aussi infallible qu'il vous plaît de le dire. Après avoir passé insouciant devant la boutique de trois ou quatre autres joailliers, notre homme s'est si franchement campé devant l'étalage de celui-ci, qu'il est

indubitable qu'un bijou, déjà vu et peut-être aussi déjà marchandé, l'y attire. Sa rêverie récente, que vous attribuez à une idée de suicide, venait tout bonnement de ce qu'il se tâtait avant de se décider à une fantaisie coûteuse. Maintenant même, il hésite encore.

-Concluez, dit l'avoué qui, en même temps, ne cessait d'avoir l'œil sur l'inconnu.

-Je conclus que celui qui est en mesure de faire un achat pareil ne se trouve pas dans une des conditions fixées par vous.

-Laquelle?

-Être à court d'argent. Le gaillard que nous chassons doit avoir les fontes amplement garnies. Qu'en dites-vous?

-Je dis que vous confondez Crésus avec Tantale. Que ce jeune homme ait envie d'un objet quelconque de la vitrine, je ne le conteste pas. mais qu'il possède l'argent nécessaire à cette acquisition, voilà ce que je nie, mon cher. Pour le quart d'heure il danse devant le buffet. Si vous en doutez, observez donc le mouvement des mains qui, après avoir instinctivement monté jusqu'aux poches du gilet, viennent de s'y accrocher crispées après en avoir constaté le vide. Certes, oui, le beau blond est dévoré d'un désir ardent de posséder ce bijou qu'une maîtresse avide doit avoir exigé de lui. mais, pour se le procurer, il a trop plate bourse.

-Vous avez, ma foi! raison, car le voilà qui s'éloigne! s'écria soudainement le marquis. Décidément, mon, brave Gaudru, vous êtes un devin de première force.

-Voulez-vous, pendant que j'y suis, que je vous prédise aussi où notre blondin finira par nous conduire?

-Dites.

-Tout droit chez la femme pour laquelle il convoitait ce bijou.

L'inconnu, en arrivant au boulevard, s'arrêta pensif sur le bord du trottoir, puis il haussa brusquement les épaules et, faisant signe au cocher d'une voiture découverte qui passait, il monta dans le véhicule après avoir donné une adresse.

Derrière la voiture de louage, le coupé de Gaudru se mit aussitôt en chasse.

-Avez-vous compris cette pantomime? demanda le vieillard.

-Non.

-Après avoir un instant hésité à affronter l'orage qui l'attend chez sa belle, il s'est bravement résolu à faire face au danger. et il nous mène chez la Dulcinée.

-Diable! nous risquons de faire longue pause à la porte, si elle le garde jusqu'à demain.

-Oh! oh! rentré sans le bijou, on ne lui laissera pas le temps de jeter des racines, ricana le bonhomme.

Après avoir traversé les ponts, la voiture s'engagea dans la rue de Seine et gagna celle de Tournon.

-Ce n'est pas positivement dans le quartier de la haute bicherie qu'il loge ses amours, reprit, après un long silence, Félaize, impatienté par la longueur du traj et.

Tout à coup, le coupé s'arrêta.

-A! nous voici au port! s'écria le marquis en avançant la tête par la portière, pendant que l'avoué se penchait vers la glace de devant.

Effectivement, vingt mètres plus loin, le jeune homme descendait de sa voiture devant une de ces maisons vieilles

et spacieuses, à hauts et vastes appartements, qui subsistent dans ce quartier.

Avant d'en franchir la porte, il leva la tête et, de la main, fit un signe gracieux, à une personne qui, d'une fenêtre, guettait son arrivée.

-Oh! la jolie femme! pensa le marquis, dont le regard était allé chercher celle à qui le geste avait été adressé.

Puis, aussitôt;

-Tiens! tiens! fit-il étonné, voici la scène qui change.

De souriante et aimable qu'elle était quand le jeune homme avait salué, la figure de cette femme s'était subitement convulsée de rage lorsque l'inconnu, entré dans la maison, ne pouvait plus la voir. Se tournant vers une femme de chambre qui, comme elle, se tenait à la fenêtre, elle lui donna, en secouant la tête avec colère, un ordre bref qui éloigna cette domestique.

-Oh! oh! pensa Félaize, la princesse aura deviné que le garçon ne rapporte rien et elle vient de le consigner à la porte.

Et, curieux de savoir si l'avoué avait ainsi commenté la courte scène, il rentra la tête dans le coupé.

Renversé dans son coin, Gaudru se frottait les mains et sa figure exprimait la jubilation la plus complète.

-D'où peut vous venir une pareille satisfaction? demanda le marquis étonné.

-Nous avons une fière chance! bégaya le vieillard en riant comme un bienheureux.

Et il se trémoussa d'aise en ajoutant:

-Nous tenons aussi notre femme mais que le diable m'emporte si jamais l'idée me serait venue de courir après

celle-ci.

-Vous connaissez donc cette dame?

-Parbleu! fil l'avoué en se pâmant toujours d'un gros rire.

Mais, subitement, l'accès d'hilarité du bonhomme s'arrêta.

-Attention! fit-il. Voici notre beau blond qui reparait. Fichtre! il ne faudrait pas lui marcher sur le pied, il paraît être d'humeur fort massacrate.

-A votre avis, il vient d'être brutalement remercié, n'est-ce pas?

-Oui, il a reçu un congé de premier calibre.

-Et nous allons encore le suivre?

-Plus que jamais! marquis. Ce n'est pas quand le gibier a déjà du plomb dans l'aile qu'on renonce à le poursuivre. Il y a une heure, je vous disais que notre particulier était en train de se demander s'il devait se jeter à l'eau. A présent, il ne se consulte plus, il va bien décidément à la rivière.

Pâle, l'œil hagard, la face contractée, l'inconnu, sans faire attention aux deux hommes, passa près du coupé qui, derrière lui, se remit en marche.

En le voyant, Gaudru se frotta plus vigoureusement les mains.

-Parfait! reprit-il, notre gibier est mieux que touché à l'aile, il est même tout plumé et parfaitement cuit à point. Nous n'avons plus qu'à le manger. Les derniers tours de broche lui ont été donnés par la belle personne que vous avez vue.

-Et dont vous avez oublié de me dire le nom, appuya Félaize.

Tenez-vous beaucoup à le savoir?

-S'il n'y a pas d'indiscrétion.

-Alors, pour le moment, voulez-vous admettre qu'il y ait indiscrétion? demanda le vieillard d'un ton qui ne comportait de la part du marquis que la réponse suivante:

-Soit! admettons-le.

-Une fois que nous tiendrons toutes nos cartes bien en main, je m'engage à vous livrer le nom. Mais sachez que, si nous avons cette femme, la partie serait complètement gagnée par nous. Je n'ose encore me réjouir d'un tel avenir. S'il se réalise, vous serez le premier dans la confiance.

-Convenu! dit le marquis connaissant trop le caractère de son associé pour tenter de le faire parler davantage.

Cependant le jeune homme, ayant gagné le quai, venait de prendre le pont des Saints-Pères. Arrivé au milieu, il s'arrêta et, s'accoudant sur le parapet, il se mit à regarder l'eau.

-Nous ferons bien de descendre de voiture, si nous voulons prévenir le plongeon, proposa le marquis.

-Ne craignez rien, mon très-cher. Ce garçon est trop fermement résolu à en finir pour se jeter à l'eau en plein jour, quand on s'empresserait de le repêcher. Il attendra la nuit.. Tenez, le voilà qui remet la partie; vous voyez qu'il reprend sa marche.

-Et il se dirige vers les Tuileries où, sans doute, il veut passer ses dernières heures.

En descendant du coupé qui venait de s'arrêter à la grille du jardin, Gaudru consulta sa montre.

-Huit heures! fit-il.

Puis repoussant de la main son compagnon qui se préparait à sortir de la voiture:

-Non, non, restez là dedans, je vous prie, dit-il vivement.

Et après avoir refermé la portière sur le marquis, il lui demanda par l'ouverture de la glace tombée:

-Dites-moi donc en quel endroit on peut gentiment dîner par ici.

-Chez Voisin, . rue Saint-Honoré.

-Bien. Vous allez vous faire conduire à ce restaurant. Vous y retiendrez un cabinet et, tout en m'attendant, vous commanderez un petit dîner fin de quatre couverts.

-Quatre couverts? répéta Félaize étonné.

-S'il faut perdre le temps à vous donner des explications, notre jeune homme va me glisser entre les mains. Ainsi donc à plus tard les phrases inutiles. Aussitôt arrivé, vous enverrez le coupé m'attendre place des Pyramides. Dans une demi-heure je vous rejoins. A bientôt.

Cela dit d'une voix rapide, Gaudru, sans attendre aucune observation, tourna le dos et entra dans le jardin des Tuileries.

-Il s'agit de jeter adroitement mon grappin, murmura-t-il en cherchant des yeux le beau blond qu'il aperçut, à cent pas de lui, se dirigeant vers les quinconces de marronniers.

Tout en marchant un peu vite pour raccourcir la distance, l'avoué examinait celui qu'il suivait.

-Décidément, il a bonne tournure. Belle tête, bien découplé, superbe prestance. J'ai eu la main heureuse! Ce sera un cavalier accompli quand Félaize lui aura donné quelques leçons de belles manières.

Un souvenir amena tout à coup le sourire sur ses lèvres, et il continua:

-En admettant que, pour les belles manières, Valentine n'ait pas perfectionné son éducation., car il avait là une maîtresse qui s'y entend.

Et remuant la tête, le viellard, devenu pensif, se demandaa:

-Comment ces deux êtres se sont-ils trouvés réunis?. Elle! rue de Vaugirard! Quel motif l'a fait aller ainsi se cacher à l'autre bout de Paris? Dans quel but cette.

Au lieu d'achever sa pensée, il se reprit à sourire et haussa les épaules.

-Suis-je assez bête! fit-il. A quoi bon me creuser la cervelle pour deviner le problème, quand ce garçon, que je vois là-bas sur son banc, va bientôt tout m'apprendre.

Ainsi que le disait le bonhomme, l'inconnu avait pris place sur un banc. Les coudes sur les genoux et le visage caché dans ses mains, il se tenait immobile, songeant sans doute à son trépas prochain.

-Diable! pensa Gaudru, l'entrée en matière va être difficile avec un gaillard aussi mal disposé. Baste! au petit bonheur!

Il s'avança vers le banc et, quand il fut près du jeune homme, il lui toucha l'épaule en s'écriant d'une voix joyeuse:

-Ah! je te rencontre bien à point pour me rendre un vrai service, mon brave Emile.

Au contact de la main, l'inconnu s'était vivement redressé..

-Vous vous trompez de personne, monsieur, dit-il en montrant son visage.

-Agréable son de voix! pensa Gaudru en l'entendant, je suis en veine, car j'aurais pu rencontrer un organe éraillé ou rogommeux. Reste à savoir maintenant si je suis tombé sur un imbécile.

Tout en pensant ainsi, il s'asseyait sur le banc et répondait gaiement:

-Mille pardons! Je vous prenais pour un de mes amis. et, je vous l'avoue, je suis désolé de mon.

Le jeune homme, croyant que les excuses se prolongeraient, fit, de la main, un geste poli pour les interrompre.

-Oui, désolé, continua l'autre, car, c'eut été mon ami, je me trouvais tiré d'un embarras bien comique.

-Je regrette que..., commença l'inconnu.

L'avoué lui coupa la parole en s'écriant:

-Tenez, monsieur, je vous fais juge de ma situation. Figurez-vous une fine partie carrée. avec deux femmes charmantes., organisée pour ce soir dans un cabinet du restaurant Voisin. Ces dames doivent s'y rendre de leur côté. il avait été convenu que j'irais prendre le quatrième convive chez lui. Je viens de passer à son domicile où il m'a été répondu qu'un motif de la dernière importance l'avait fait partir pour Lyon, il n'y a pas une heure. Vous comprenez ma position? Deux' jolies femmes sur les bras. Je suis certain qu'elles doivent être à m'attendre déjà chez Voisin!!!. Aussi, en vous voyant, je me suis dit: «Voilà Emile, je suis sauvé! il fera le quatrième.»

Le beau blond avait froidement écouté tout ce flux de paroles. Au moment où Gaudru s'arrêtait pour reprendre

haleine, il se sculeva pour se remettre sur ses pieds et quitter la place.

-Tu mordras à l'hameçon, se dit l'avoué qui comprit son intention.

Avant donc que le jeune homme eut continué son mouvement, il se trouva retenu par la main du bonhomme qui se posa sur son bras.

-Oui, monsieur, deux femmes délicieuses. et du meilleur monde. Valentine surtout.

-Valentine! répéta l'inconnu d'une voix brève en tressaillant.

Sans paraître avoir remarqué cette émotion, l'avoué continua:

-Du meilleur monde. Un caprice de grandes dames qui ont voulu se passer la fantaisie de dîner au cabaret.

Puis, comme pris de colère:

-Ah! maudit soit le compagnon qui me laisse en pareil embarras!. Où vais-je trouver son remplaçant!

Puis, soudainement, comme surpris par une idée, il regarda le jeune homme en souriant:

-Si j'osais? dit-il, d'une voix hésitante.

De tant empressé qu'il était tout à l'heure de fuir celui qui troublait sa solitude, le beau garçon était subitement devenu moins désireux de quitter la place. Il regarda donc l'avoué, mais sans parler et semblant attendre qu'il achevât sa phrase.

-Toi, tu es pincé! se dit le vieillard en voyant cette attitude.

Et tout haut:

-Si étrange que soit mon invitation, voulez-vous me faire l'honneur d'être mon convive. ou, plutôt, d'être mon sauveur, car, bien franchement, je suis dans une situation des plus désagréables.

L'inconnu sembla hésiter un moment, puis d'une voix qui tremblait:

-Volontiers, dit-il.

-Le nom de Valentine a produit son petit effet, pensa Gaudru.

La figure joyeuse et la voix bruyante, il pressa les deux mains de son invité en s'écriant:

-Ouf! cher monsieur, quel service vous me rendez! Ensuite, reprenant son sérieux:

-Au moins faut-il que vous sachiez qui vous obligez si complaisamment. Je me nomme Gaudru. ancien avoué.

Cela dit, il adressa au jeune homme un regard qui contenait une interrogation que celui-ci comprit, car il salua et répondit:

-Moi, Raoul Debruel.

-De Bruel. en deux mots?

-En un seul. tout ce qu'il y a de plus plébéien.

-Debruel. banquier, je crois?

-Non. simple premier clerc de notaire.

-Alors nous sommes presque des confrères, ajouta l'avoué en serrant encore la main de sa nouvelle connaissance.

Alors lui prenant le bras:

-Maintenant, monsieur Debruel, allons chez Voisin.

Durant la courte route qu'il lui fallut faire pour gagner la place des Pyramides où l'attendait sa voiture, Gaudru se

répéta vingt fois:

-Dans quel but Valentine s'est-elle fait aimer d'un clerc de notaire?

A leur arrivée au restaurant, le maître d'hôtel, prévenu par Félaize, s'empressa de les conduire au cabinet où les avait précédés le marquis.

En ne voyant qu'un homme là où il s'attendait à rencontrer des femmes, Raoul Debruel tourna vers l'ancien juriste un regard désappointé que ce dernier ne vit pas ou, plutôt, feignit de ne pas voir, car, au même moment, il s'exclamait sur le ton d'une surprise supérieurement jouée:

-Vous ici! mon cher. Ah! ça, vous n'êtes donc pas parti en voyage comme on me l'a prétendu à votre domicile?

-Une nouvelle qui m'a rattrapé heureusement à l'embarcadère m'a fait revenir sur mes pas, répliqua Félaize, auquel un clignement d'yeux du vieillard dicta cette réponse.

-A défaut de vous, je m'étais adressé à l'extrême complaisance de monsieur pour vous remplacer.

Et Gaudru se tourna vers Raoul en ajoutant:

-Ce dont je suis loin de me repentir, car j'ai confiance dans le proverbe: «Plus on est de fous, plus on rit.»

La vue des quatre couverts préparés sur la table ne permettait pas à Raoul de douter de ce que son employeur lui avait dit sur la partie carrée dans laquelle il arrivait à présent en cinquième. Mais l'absence des femmes l'inquiétait. Ce prénom de Valentine, prononcé quand on l'avait invité, avait été le seul motif de son acceptation et il était venu avec cet espoir secret, soufflé par le matois

Gaudru, qu'il allait se trouver en présence de sa maîtresse, la seule Valentine qui, pour lui, fût au monde.

-Je sais où le bât te blesse, mon bel amoureux, se dit l'avoué en voyant la figure déconfite de Raoul.

Immédiatement, il s'écria en consultant sa montre:

-Nos dames sont bien en retard. Bientôt neuf heures. Notre dîner m'a tout l'air de tourner au souper.

Puis, comme s'il était saisi par une crainte subite:

-Dites donc, marquis, ne craignez-vous pas qu'il y ait eu quelque malentendu? Peut-être y a-t-il erreur sur le jour de la part de ces dames.

-Peut-être aussi un empêchement fâcheux est-il survenu? avança Félaize donnant à tout hasard la réplique à son compère.

-Pour en avoir le cœur net, j'ai bien envie d'envoyer mon cocher aux nouvelles?

-Bonne idée! approuva le marquis.

-Alors, veuillez m'attendre, je reviens dans dix secondes, dit le vieillard qui, prestement, gagna la porte et disparut.

Dans le couloir, il rencontra le maître d'hôtel qui attendait qu'un coup de sonnette le prévînt de servir.

-Veuillez faire surveiller mon cheval par quelqu'un de la maison pendant que mon cocher montera me parler, commanda-t-il.

En attendant l'arrivée de son domestique, il tira de son carnet une carte de visite au dos de laquelle il écrivit quelques mots au crayon.

-Michel, saurais-tu bien reconnaître la maison de la rue de Vaugirard devant laquelle nous a conduits le jeune

homme que tu suivais? demanda-t-il au cocher rendu à son appel.

-Oui, monsieur.

-Alors tu vas t'y rendre et tu annonceras vouloir parler à la dame dont j'ai écrit le nom derrière cette carte. Comme il se peut fort bien que cette personne, dans sa maison, ne soit pas connue sous le nom indiqué, je m'en remets à ton intelligence pour trouver le moyen de parvenir, quand même, jusqu'à elle. Une fois en sa présence, tu lui présenteras ma carte en lui demandant de vouloir fixer le jour et l'heure où elle pourra me recevoir pour entendre une communication urgente. et agréable que j'ai à lui faire. N'oublie pas surtout de bien appuyer sur les mots: «et agréable.» Tu m'as compris?

-Oui, monsieur.

-Pars donc tout de suite et presse ton cheval. Il y aura cinq louis pour toi, si tu m'apportes une réponse. Ah! une dernière recommandation. Tu attendras que nous soyons revenus à la maison, bien seuls, pour me répéter cette réponse.

L'avoué laissa au cocher le temps de s'éloigner; puis, se faisant une mine piteuse, il rentra dans le cabinet, où les deux autres convives, en son absence, n'avaient causé que de banalités, et il annonça d'une voix désolée:

-Messieurs, je vous rapporte une triste nouvelle. C'est partie remise.

Et s'adressant au marquis comme s'il lui parlait d'une personne connue:

-Le frère de Valentine vient de faire une chute de cheval. Elle ne peut s'éloigner du blessé. Je descendais pour parler

à mon cocher quand j'ai rencontré le valet de chambre qu'elle envoyait nous prévenir de l'accident. Le brave garçon était hors d'haleine. Il a couru d'une seule traite depuis la Chaussée d'Antin jusqu'ici.

-Espérons que cette chute de cheval n'aura pas de dangereuses suites! gémit Félaize venant en aide à ce mensonge.

Les détails du frère et de la Chaussée d'Antin venaient d'éteindre l'espoir au cœur de l'amoureux Raoul qui avait anxieusement écouté:

-Ce n'était pas elle! se dit-il tout désespéré en étendant la main vers la patère à laquelle il avait placé son chapeau.

-Eh! cher Monsieur, que faites-vous donc? s'écria vivement Gaudru en lui saisissant le poignet.

-N'avez-vous pas dit que c'était partie remise?

-Avec ces dames, oui. Mais il ne s'ensuit pas que nous devions rester à jeun jusqu'à cette prochaine réunion. Nous allons dîner, mille dossiers! et bien dîner, ne fût-ce que pour mieux étouffer nos regrets. Félaize, veuillez sonner pour qu'on nous serve.

Et, doucement, il poussa le jeune homme jusqu'à la table devant laquelle il le fit asseoir en continuant d'une voix joyeuse:

-Vous êtes mon prisonnier, M. Debruel, et je ne vous rendrai à la liberté qu'après vous avoir vu prendre votre part de ce fin repas commandé, en vrai connaisseur, par le marquis. Je ne vous ferai pas grâce d'un plat. vous l'avalerez «en tout son étendue, ainsi qu'il se poursuit et comporte»... ainsi que vous le dites dans votre grimoire, M. le notaire.

-Ah! monsieur est notaire? demanda le marquis en s'asseyant à côté de Raoul.

-Non. simple premier clerc.

-A Paris?

-En province.

-Oui, mais je gage que vous êtes venu à Paris pour acheter une étude? reprit Gaudru.

-C'est la vérité. J'étais arrivé ici avec cette intention.

-Vous y avez donc renoncé?

Debruel hésita un peu avant de répondre.

-Oui, dit-il enfin.

-Euh! euh! fit l'avoué, je ne devrais pas le dire puisque j'ai été aussi dans les paperasses, mais je crois que vous avez bien fait. C'est monotone, le notariat. et puis les études coûtent fort cher. Vous n'avez donc pas eu tort de lâcher la profession si vous avez trouvé à mieux placer vos capitaux.

Tout en parlant, le vieillard examinait sournoisement le visage de Raoul. En parlant du placement des capitaux, il surprit une contraction nerveuse des lèvres.

-Bon, j'y suis, se dit-il. Le blondin s'est fait croquer son sac par Valentine. Elle n'a dû en faire qu'une bouchée, car c'est une rude mangeuse. il n'a plus le sou, c'est le vrai moment pour lui faire nos offres.

Après avoir d'un clin d'œil prévenu le marquis de se tenir prêt à lui tendre la perche, l'avoué continua:

-Oui, cent autres professions sont préférables au notariat. Et, à Paris, on a l'embarras du choix.

S'interrompant tout à coup pour se frapper le front, il se tourna vers Félaize.

-Ah! à propos de profession, vous ai-je dit, mon cher marquis, la singulière proposition que j'ai été chargé dernièrement de faire à un jeune homme. fort beau garçon, ma foi! mais arrivé si bien à l'extrême bout de son rouleau qu'il n'avait plus qu'à se jeter à l'eau?

En ces quelques mots, Gaudru devait avoir précisé la situation de Raoul, car ce dernier venait de tressaillir en l'écoutant et, la pâleur au front, il avait attaché sur le causeur un regard qui brillait de la curiosité d'apprendre ce qu'on avait pu proposer à celui qui, comme lui, songeait au suicide.

-Non. Vous ne m'avez pas soufflé mot de cette affaire, dit Félaize en réponse à la question qui lui avait été posée.

--Voici les offres que j'avais ordre de transmettre: Pour s'installer et s'équiper à sa guise, on ouvrait d'abord un large crédit à ce jeune homme chez tous les fournisseurs. Puis on mettait à sa disposition une pension mensuelle de trois mille francs.

-Quel conte me faites-vous là? ricana Félaize en jouant l'incrédulité.

-Attendez donc la fin avant de vous écrier.

-Voyons la suite.

-De plus, on lui promettait, bien garantie, une somme de vingt mille francs s'il réussissait dans sa mission.

-Quelle mission?

-Vous allez jeter les hauts cris, j'en suis certain, tant elle vous paraîtra étrange.

-Dites toujours.

-Il lui était ordonné de se faire aimer d'une jeune et jolie femme.

-Mon cher avoué, voulez-vous me permettre de vous donner un conseil? demanda le marquis en continuant son rôle.

-Donnez.

-Eh bien, ne buvez plus. Nous ne sommes encore qu'au commencement du dîner et vous voici déjà lancé dans des histoires impossibles. A ce train-là, que nous conteriez-vous donc au dessert?. Vous nous soutiendriez peut-être que votre jeune homme a repoussé vos offres.

-Vous n'avez jamais dit plus juste, car, positivement, il n'a pas accepté.

Raoul Debruel se redressa brusquement, et, malgré lui, il s'écria d'un ton qui vibrait à la fois d'une convoitise et d'un étonnement profonds:

-Il a refusé!!!

L'avoué ne pouvait se tromper à cette intonation qui trahissait quelle était la valeur morale du clerc de notaire.

-Parfait! pas l'ombre d'un scrupule! c'est bien le gars qu'il me faut, pensa-t-il.

Alors s'accoudant sur la table, il fixa le beau blond dans les yeux et lui dit lentement en pesant sur chaque mot:

-Monsieur Debruel, la place est encore à prendre. la voulez-vous?

Raoul porta son regard de l'un à l'autre des deux hommes. En une seconde, il devina qu'ils connaissaient sa situation désespérée et l'avaient adroitement attiré dans ce cabinet pour lui proposer le marché.

-La voulez-vous? répéta Gaudru.

Le jeune homme se serra violemment la bouche comme s'il craignait qu'un consentement ne s'en échappât.